

Combat 20-21 oct.

Critique de  
Hamlet  
par  
Jacques LEMARCHAND  
dans  
Combat  
du 20-21 oct.  
46

## LES SPECTACLES

### « HAMLET » au Théâtre Marigny

DANS le Théâtre Marigny, mis à sa disposition par M. Léon Volterra, Jean-Louis Barrault a commencé son expérience. C'est d'une expérience qu'il s'agit, — et il le sait, et il appelle volontiers son théâtre un laboratoire. On connaît son projet; un projet qui constitue le premier « temps » de son expérience. Pratiquant l'alternance, faisant appel à des auteurs anciens, classiques et modernes, il va monter, cette saison, quatre spectacles. Il entreprend de prouver, — et de la seule façon qui soit valable : le spectacle, — que les théories qui sont les siennes serrent de près la seule vérité que l'on connaisse au théâtre, et qui est le plaisir de qui n'est pas sot.

Il commence par « Hamlet », — et a la chance d'avoir mis la main sur la traduction par André Gide de cette grande pièce de Shakespeare. Quand je dis la chance, je suis injuste : c'est une chance qu'il a sollicitée, et obtenue, et où sa volonté a sa grande part. Nous n'oublierons pas que cette traduction d'André Gide, nous la devons, aussi, à Jean-Louis Barrault. C'est une traduction à la fois admirable et délicieuse ; pleine d'habiletés, de trouvailles et d'honnêtetés.

Je ne sais rien de si vain que cette question, qu'aiment à poser certains auteurs dramatiques en clignant de l'œil : que penseriez-vous de « Bérénice », et de « Cinna », et de « Phèdre », si vous n'en aviez jamais eu connaissance avant que l'Odéon vous les présentât, un soir, ornées de la signature d'un jeune auteur du quartier Latin. Cette question comporte la négation même de l'idée de culture. Elle est le signe le plus vrai de cette volonté burlesque qu'ont quelques-uns que la terre commençât à tourner le jour où ils vagissent. Non, Dieu merci, nous n'avons pas découvert « Hamlet » au Théâtre Marigny en octobre 1946. Grâce à quoi notre plaisir a été grand, vif, complet : le plaisir que l'on peut éprouver à rencontrer l'expression nouvelle et riche, la plus nouvelle et la plus riche, d'une vérité que l'on tient pour acquise. Etant entendu que d'autres expressions pourront venir, et qui traduiront différemment, et pour notre même plaisir, cette vérité.

Ce que sent merveilleusement Jean-Louis Barrault. Je l'avais vu jouer « Hamlet » à la Comédie-Française en 1942. Je l'ai même vu une fois et demie, parce qu'une alerte avait suspendu la représentation à laquelle j'assistais, et que j'ai dû revenir le surlendemain. Je l'avais trouvé crispé (mais nous l'étions tous), trop attentif peut-être à une volonté d'expression romantique qui s'inscrivait dans une tradition. Est-ce la grâce du texte de Gide ? Il est, à Marigny, infiniment plus souple, plus humain, — plus près de cette angoisse et de cette assurance que Shakespeare a voulues, et que les Français qui aiment Shakespeare sentent parfaitement, et desquelles ils essayent de s'approcher à travers les « traductions » différentes que les siècles leur offrent.

Pierre Renoir est saisissant : la lenteur brutale et voulue de son jeu est l'expression la plus belle de cette majesté qui ne recouvre plus rien, de cette hypocrisie triste qui ne peut appartenir qu'au roi d'un royaume pourri. Marie-Hélène Dasté, la très belle Jocaste de « Antigone » au Vieux-Colombier, est une reine aux belles attitudes et qui semble tantôt très tendre, et tantôt très douce : hésitant merveilleusement entre la mère Hamlet et la femme de Claudius ; de là une ambiguïté riche, et sur laquelle le public risque de se méprendre. André Brunot, Jean Desailly, Jean-Pierre Granval, Beauchamp, d'autres encore, mériteraient mieux qu'une mention ; Jacqueline Bouvier, enfin, dans le rôle éperdu, impossible, d'Ophélie, a fait la preuve des qualités de poésie et de sensibilité que l'on devinait chez elle, que l'on n'osait pas espérer par suite de l'habitude où l'on est d'être déçu. Elle nous a comblés.

Les décors et costumes d'André Masson m'ont semblé un tout petit peu plus tristes qu'il ne convenait. Ils s'accordaient d'ailleurs fort bien avec les éclairages, empruntés à la tradition anglaise, et qui soulignent assez massivement qu'il s'agit d'une pièce sombre de Shakespeare.

Grâce à Jean-Louis Barrault et à André Gide, nous avons l'impression d'une saison théâtrale qui prend vie, s'organise, et qui nous promet consolations et satisfactions.

Jacques LEMARCHAND.